

souvent à la perte d'un temps précieux. Aussi je dus faire l'essai d'un nouveau procédé, qui m'a si promptement réussi que je crois devoir vous adresser l'observation suivante, où le procédé est exposé.

Le 1er septembre courant, mon bœuf me ramena des tressés, un bœuf énormément gonflé; l'emphysème gagnait les reins et même le cou, dont la forme équivalait à celle d'un jeune taureau non castré; il respirait à peine, titubait déjà dans sa marche, et était sur le point de tomber. Vu l'urgence, je demandai mon trocart et la seringue; je donnai cependant la préférence à ce second instrument, sachant depuis longtemps combien le trocart est douloureux pour l'animal, qui perd ordinairement trop après cette ponction, dont la guérison n'arrive jamais qu'après quinze jours ou trois semaines de souffrances. La seringue fut donc introduite dans le rectum du bœuf, vide et fermée. Par suite du vide qui sans doute existait dans le rectum et de la pression de l'air extérieur, force me fut de m'abjoindre deux personnes pour tirer le bâton et pomper ou aspirer les gases retenus dans les intestins et le rectum.

Dès le premier plein de la seringue, ce bœuf éprouva du soulagement; après la seconde introduction, un mieux très-marké; à la troisième, il était hors de danger; enfin, après la sixième introduction, l'extraction devenue alors très-facile, l'animal rendait naturellement et d'une manière presque continue le reste de ces gaz nuisibles. Cette opération n'a pas duré plus d'un quart d'heure. Je regarde ce procédé comme le plus sûr, le plus expéditif et le moins dispendieux. Aussi est-ce avec la pensée d'être utile à tous les agronomes que je porte ce fait à leur connaissance.

Les soins apportés aux cultures

Nous avons dit, bien des fois, que le plus riche n'était pas le cultivateur qui possédait la plus grande quantité de terrain, mais bien celui qui le cultivait le mieux; nous trouvons le fait suivant dont la connaissance pourrait cependant ne pas être sans utilité pour un grand nombre de cultivateurs, malheureusement trop peu soucieux, en général, de cette partie de leur gestion.

Nous lisons dans le *Journal du cultivateur*, de Paris :

"Un honnête cultivateur de Montbollet, France, avait deux filles qu'il nourrissait et élevait avec le produit de son travail appliqué à la culture d'une vigne, son unique propriété. Quand il maria l'aînée, il lui donna le tiers de son humble patrimoine, et reporta sur la partie restante l'engrais et les travaux jadis distribués à la totalité; il bôcha deux fois au lieu d'une, et fuma davantage, grâce à ce procédé, le revenu resta le même.

"Bientôt il maria la seconde fille, et, comme à la première, il lui donna pour dot un tiers de la même vigne. Par suite de cette nouvelle distraction, il lui resta que le tiers de son ancienne et unique propriété. Il concentra sur cette fraction les soins de culture et de fumure qu'il attribuait autrefois à l'unité entière: au lieu d'une façon il en donna deux, il en donna trois, sans jamais diminuer la quantité d'engrais primitivement employée, et, par cette manière d'agir, il récolta toujours la même quantité de vin, ou plutôt il en récolta davantage. Le rendement fut donc ainsi plus que triplé."

Voilà un bien utile enseignement, et nous laissons à chacun le soin de tirer lui-même la conclusion de ce qui précède.

"A la vue d'un exemple aussi clair, écrit M. L. de Vaugelas dans le *Journal du cultivateur*, même aussi décisif et d'une application aussi simple, c'est en vain que l'on persisterait à objecter que, pour faire de la culture intensive, il faut un capital relativement important, que tout le monde ne possède pas. Oui, sans doute, tout le monde ne peut pas proportionner son capital à l'importance ou plutôt à l'étendue de son exploitation, mais rien n'empêche le cultivateur de proportionner l'exploitation à l'importance de son capital, quel qu'il soit, puisque, comme on vient de le voir, le revenu général tend beaucoup plus à augmenter qu'à diminuer, à cause de l'amélioration continuelle du sol, qui dans le système opposé dépérit avec ses produits.

"Ainsi, ou il faut nier les résultats positifs déjà plusieurs fois signalés, ou renoncer à la marche généralement suivie pour l'exploitation des mauvaises terres ou des terres de moyenne

valeur, que nous avons ici principalement en vue. Or, la négation des résultats dont il s'agit serait une hérésie manifeste, et l'obstination à persévérer dans une voie aussi défecueuse, aussi dangereuse, une véritable folie. Cela ne serait plus de l'aveuglement, ce serait uniquement vouloir fermer les yeux pour ne point voir la lumière. Il y a là pour la propriété une question de vie ou de mort.

C'est le cas de dire avec le poète :

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.

Les Fermiers de l'Ancien Temps

Adam était un fermier dans le paradis terrestre et après sa chute, il a été obligé de gagner son pain à la sueur de son front. L'honnête, le loyal et patient Job était un fermier. Ses souffrances sont passées en proverbe.

Socrate était un fermier et ses travaux d'agriculture ont contribué aussi à relever la gloire qu'il s'est acquise par son immortelle philosophie.

St. Luc était un fermier et il partagea avec Ptolémée l'honneur d'avoir dompté les bœufs et de les avoir pliés à l'usage de l'homme.

Cincinnatus était un fermier et le plus noble des Romains.

Burns était un fermier et les muses vinrent le trouver à la charrue et remplir son âme de poésie.

Washington était un fermier qui s'était retiré des plus hautes dignités pour venir goûter le bonheur tranquille de la vie rurale et donner au monde le spectacle de la grandeur humaine.—*Franco-Canadien*.

Bibliographie

Nous accusons réception du troisième volume de la Nouvelle Série de livres de lecture graduée, par M. A. N. Monpetit, éditée par MM. J. B. Rolland et Fils, libraires de Montréal.

Nous avons parcouru ce volume avec intérêt; bien qu'il ne soit destiné qu'aux enfants, nous sommes sûr que tout le monde y trouverait d'utiles connaissances et une lecture attrayante.

Le choix des morceaux est excellent, et l'enfant, prendra certainement du goût à parcourir ces pages si bien écrites, quoique d'un style simple et toujours à la portée de son intelligence.

Le livre contient, à côté des morceaux tirés des meilleurs auteurs français, plusieurs pages de nos écrivains canadiens racontant des épisodes intéressants de notre histoire.

Dans la cinquième partie, nous avons vu avec beaucoup de plaisir plusieurs morceaux de poésie canadienne. Il est bon d'accoutumer de bonne heure les enfants à lire les vers. Cette diversion aura un excellent résultat, en rompant la monotonie inséparable de la lecture de la prose.

Pour résumer nous pouvons affirmer que ce troisième livre de lecture est une suite bien choisie et bien appropriée de ses deux devanciers et qu'il recevra du public un accueil aussi favorable.

Il serait à désirer que toutes nos institutions primaires des villes et des campagnes l'adoptassent dans leurs premières classes.

Le prix de ce volume, qui est en vente chez MM. J. B. Rolland et Fils à Montréal n'est que de \$2.40 la douzaine. Pour un volume de plus de 300 pages et illustré de 56 gravures, ce n'est pas exorbitant.

Petite chronique

Indian Blood Syrup du Dr. Clark Johnson;—propriété: Gare à votre bourse!—Nous ne croyons pas être le seul qui ait reçu de M. Clark Johnson, de Jersey City, l'offre d'agir comme agent pour la vente d'un sirop désigné sous le nom *Indian Blood Syrup*, ayant la faculté de guérir tous les maux, mais qui ne saurait faire oublier la perte de quelques piastres de la part de ceux qui se laisseront prendre par les allèchements d'une circulation bien propre à tromper les plus incrédules. Pour cette raison, nous croyons utile de donner à nos lecteurs quelques dé-